

***La passion du jardinier* de Jean-Pierre Sarrazac**

Marie-Christine Lesage

Number 33, Spring 2003

Théâtre / Roman : rencontres du livre et de la scène

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/041526ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/041526ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF) et Société québécoise d'études théâtrales (SQET)

ISSN

0827-0198 (print)

1923-0893 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lesage, M.-C. (2003). *La passion du jardinier* de Jean-Pierre Sarrazac. *L'Annuaire théâtral*, (33), 113–127. <https://doi.org/10.7202/041526ar>

LA PASSION DU JARDINIER

PRÉSENTATION

La passion du détail

La passion du jardinier, de Jean-Pierre Sarrazac, a été publiée en 1989 aux Éditions théâtrales. Nous en reproduisons ici une partie, avec l'aimable autorisation de l'éditeur, d'une part parce que les exemplaires de cette pièce sont épuisés¹, mais d'autre part, et plus essentiellement, pour faire découvrir à nos lecteurs un fragment de cette très belle œuvre dramatique qui fait écho aux propos de son auteur sur la romanisation de la forme dramatique.

En effet, la dimension « policière » de la narrativité structure cette pièce écrite sous la forme d'une énigme, dont l'étoffe adroitement tissée exige du lecteur de tirer ses propres fils, de (pour)suivre les motifs complexes qui parcourent la toile dramatique. Œuvre qui travaille le détail avec la plus grande finesse, qui, comme une peinture pointilliste, exige du lecteur un pas en arrière, un déplacement du regard afin de saisir le motif d'ensemble, vue qui finit par apparaître comme dans un brouillard, à la manière d'une image rêvée – mais il faudrait plutôt parler de cauchemar – dont la réalité reste incertaine. Ambiguïté de la forme dramatique, qui n'offre aucune résolution, qui met en jeu sans la juger la complexité des êtres, des événements, des choses, afin que la question essentielle ainsi posée s'achemine jusqu'à la conscience du lecteur. Question difficile de la responsabilité partagée qui vient court-circuiter le mouvement naturel d'expulsion du mal hors de soi, façon de se dispenser d'en porter aussi la charge : « L'un de nous ne pourra revoir la lumière si l'autre ne la revoit aussi », dit la vieille dame au jeune jardinier, après lui avoir raconté une petite fable sur les êtres plongés dans la noirceur d'un puits. Car Jean-Pierre Sarrazac emprunte aussi la voie du conte pour faire signe au lecteur, une autre façon de suggérer, à l'aide d'un micro-récit qui est une parabole², l'enjeu fondamental de la quête qu'active la forme ambiguë de sa pièce.

1. Mais aussi parce que sa pièce vient d'être mise en scène en France, par Olivier Perrier, au Centre dramatique national de Montluçon – Les Fédérés, en décembre 2002. La création est en tournée en 2003.

2. Forme qui nourrit une de ses dernières publications : *La parabole ou l'enfance de l'art*, Circé, 2002.

Ce que l'auteur nomme la « pulsion de détail » innerve *La passion du jardinier* de part en part, car son récit dramatique louvoie entre plusieurs petites voix, qui sont autant de voies à emprunter librement : voix propres à la réminiscence des paroles passées, réentendues et rejouées dans l'espace de la conscience du jardinier, après la « catastrophe » ; voix fantomatique de la vieille dame, mince lueur vacillante du travail à venir – peut-être, mais c'est incertain – de la conscience ; et voix au présent d'un jardinier perdu au fond d'un puits obscur. Ces petites voix s'entremêlent, se télescopent sans jamais s'expliquer, de façon à semer des indices qui pointent vers nous leur signe en forme d'interrogation, qui nous interpellent sans que nous sachions pourquoi, jusqu'à ce que par association – un bac à fleur mis pour un cercueil, par exemple – émerge l'image complexe d'une réalité qui a la particularité de défier la pensée. Le mal que représente ce drame, de façon trouble et douce-amère, nous confronte à une aporie fondamentale, ce pourquoi il ne se laisse pas expliquer par une belle forme dramatique.

Jean-Pierre Sarrazac fait vivre, dans la forme dramatique même, cette impossibilité d'expliquer les raisons de la catastrophe advenue ; il est plutôt le monteur attentif qui se met à l'écoute de toutes les voix, même les moins belles, même les plus agressives, et qui les orchestre en une petite symphonie de l'horreur et du tragique humain. Car derrière ce drame aux résonances intimes, se cache la question de la responsabilité de notre appartenance au genre humain, question politique posée entre autres par Hannah Arendt et de nombreux philosophes contemporains. Par la voix du jardinier, notamment, la pièce fait apparaître devant nos yeux le tableau d'une fleur noire, qui image la capacité de l'être humain à se tromper lui-même, sa propension à l'autoaveuglement qui pointe son nez lorsque la passion de la beauté tourne au fanatisme : « Ceux qui détruisent les jardins de Babylone, il faut les exterminer » dira-t-il. Nous sommes loin des héros tragiques, tyranniques et de leur volonté de puissance, car ici c'est dans l'ordinaire du monde que prolifère le mal.

Marie-Christine Lesage

Jean-Pierre Sarrazac

La passion du jardinier¹

SUR LE LIEU DU DIALOGUE

Un petit labyrinthe de fleurs et d'arbustes dans des jardinières, végétation dont on ne saurait démêler si elle est naturelle ou artificielle mais qui suit les changements de saison.

Ce pourrait être le balcon-terrasse d'un appartement confortable, sur les hauteurs d'une ville de la Côte d'azur.

DRAMATIS PERSONAE

LA VIEILLE DAME : Si c'est une apparition, qu'elle déborde de vie. Tout en elle indiquera une vie bien remplie, bien menée. Et révélera que de profonds traumatismes ont été surmontés.

LE JARDINIER : S'il est vivant, c'est à la manière d'un fantôme. Son visage de tout jeune homme sera d'une pâleur extrême ; ses traits, charbonneux ; sa peau, parcheminée ; sa silhouette, flottante. (Par ces « you » qui émaillent la parole du Jardinier, dans les moments d'émotion ou de trouble, l'auteur désigne un tic de langage, une sorte de bégaiement propre à ce personnage. Mais il revient bien entendu à l'acteur de transformer, réinventer et doser ces « you »...).

Été

LA VIEILLE DAME : C'est toi ? Tu arrives bien tard.

LE JARDINIER : Le travail.

LA VIEILLE DAME : Quelle chaleur ! Si au moins l'orage éclatait. Tu vois mon peignoir. De toute la journée, je n'ai rien porté d'autre. Et encore je transpire, je transpire. Tu veux boire quelque chose ? Les volets, je ne les ouvre que la nuit. Il n'y a

1. Extrait issu de *La passion du jardinier* de Jean-Pierre Sarrazac, © Edilig, collection Théâtrales, Paris, 1989. Reproduit avec l'aimable autorisation des éditions Théâtrales.

que la nuit que je me sente bien ; c'est comme si je dormais en pleine nature... Mon neveu n'est pas passé ce soir. Toi, ça fait trois fois cette semaine... Et puis quelle figure tu fais ! Est-ce que tu aurais quelque chose à me demander ?

LE JARDINIER : Je...

LA VIEILLE DAME : Cela ne tombe pas si mal. Parce que toi aussi tu pourrais me rendre un petit service. Oh ! un tout petit... Alors qui commence ? Toujours aussi timide, le Bêta ? Voyons, cela fait combien de temps qu'on se connaît toi et moi ?

LE JARDINIER : Nous sommes le treize août... Quatre mois, un peu plus.

LA VIEILLE DAME : Et quel âge cela te fait maintenant ?

LE JARDINIER : Dix-neuf ans pas tout à fait et demie. À chaque fois vous me demandez mon âge.

LA VIEILLE DAME : Parce que je suis une radoteuse. Tu verras quand tu auras soixante-quinze ans. C'était quel jour exactement quand tu m'as rendu visite la première fois ?

LE JARDINIER : Facile. En mars, le vingt-et-un. Le patron avait envoyé mon équipe – moi, Raoul, Saïd et un autre qui ne fait plus partie de la maison – dresser des massifs dans la propriété de l'émir. On avait sorti de l'hivernage les orangers, les citronniers, les bougainvilliers et les eucalyptus. Je suis arrivé ici vers six heures. Plus tôt qu'aujourd'hui ! Et je vous ai demandé si vous auriez pas une chambre à louer.

LA VIEILLE DAME : Tu vois que nous sommes de vieux amis.

LE JARDINIER : Quand vous me traitez de bêta ?

LA VIEILLE DAME : Et de qui je t'ai parlé ce jour-là, la première fois que nous nous sommes vus ? De...

LE JARDINIER : Personne.

LA VIEILLE DAME : Myriam c'est le contraire de toi ; elle ne me cache rien.

LE JARDINIER : Pourquoi Myriam ?

LA VIEILLE DAME : Elle m'a dit que tu lui avais donné rendez-vous pour ce soir. Et ça me fait très plaisir que ma Myriam et mon Bêta se soient donné leur premier rendez-vous. Mais je crois que tu avais quelque chose à me demander ?

LE JARDINIER : Un autre jour. Ça n'est pas pressé.

LA VIEILLE DAME : Ne te fais pas prier. Je sais bien qu'à ton âge demain paraît bien loin.

LE JARDINIER : Ce matin, en allant chez un client, je suis passé cours Mirabeau. Il y avait le marché aux timbres...

LA VIEILLE DAME : Ah ! oui. Ta collection. Je te vois mal en philatéliste. Toi, si sportif, tu passes tes loisirs avec une loupe et une pince à épiler à classer des timbres dans des albums ?

LE JARDINIER : C'est un timbre très rare. De Poly...

LA VIEILLE DAME : Polynésie.

LE JARDINIER : Le vendeur m'a donné son adresse et m'a dit que je pouvais passer prendre le timbre chez lui. Il me le garde quelques jours. C'est un homme très gros avec des moustaches...

LA VIEILLE DAME : Oui, je l'imagine parfaitement. De très grosses moustaches. Et ce fameux timbre, il coûte combien ?

LE JARDINIER, *d'une voix sourde* : Huit cents.

LA VIEILLE DAME, *stupéfiée* : Huit cents !

LE JARDINIER : C'est beaucoup, mais je vous les rends à la fin du mois, promis ! Ma paye est le vingt-huit. Vous savez que vous pouvez avoir confiance.

LA VIEILLE DAME : Il faudra que tu me fasses voir ta collection. Tu en as beaucoup des timbres rares comme celui de Polynésie à moustaches ?

LE JARDINIER : Quelques-uns.

LA VIEILLE DAME : Quelques-uns... Je te laissais t'enfermer. Je savais parfaitement que tu étais en train de mentir.

LE JARDINIER : Ah !

LA VIEILLE DAME : Mais j'étais loin de la vérité. Je me disais que tu voulais faire un cadeau à Myriam. Ou peut-être l'emmener dans une boîte de nuit. Je ne me doutais pas que ta collection, ta fameuse collection...

LE JARDINIER : La vraie ?

LA VIEILLE DAME : Je préfère ne pas en parler.

LE JARDINIER : Si j'en parlais pas, ça voudrait dire que j'ai honte. Et, moi, j'ai pas honte de ce que j'ai fait... Le peu d'argent que je parvenais à économiser, je le mettais dans ma collection. Vous pouvez pas savoir le mal qu'elle m'a donné. J'achetais pièce après pièce. Je comparais avec mes livres d'histoire. Quelquefois je devais faire un voyage pour me procurer un livre, un objet, une revue. L'hiver dernier, un week-end, je me suis même rendu à Bruxelles. Ce qui me plaisait pas dans ces voyages, c'est qu'on rencontre des gens pas intéressants. You il y en a beaucoup you qui ne font ça que pour l'argent. Pire que des juifs ! Avec les huit cents francs que vous m'avez prêtés, j'ai pu acheter ce poignard qu'un type vendait – il m'a dit qu'il était fauché...

LA VIEILLE DAME : Le poignard...

LE JARDINIER : Pas un point de rouille ! Le vendeur m'a assuré qu'il venait d'un S.S. Tête de mort. Sur le manche, il y a écrit...

LA VIEILLE DAME : Ce poignard justement... Acheté avec mon argent.

LE JARDINIER : Je pouvais pas savoir.

LA VIEILLE DAME : Tu ne... pouvais pas... savoir.

LE JARDINIER : Vous ne le croirez pas : les aigles, les insignes, les décorations, ils m'ont tout confisqué. Mes revues, mon brassard, les bottes, le drapeau rouge frappé de la croix gammée noire – le Blutfahne qui m'a coûté les économies d'une année – ils les ont ramassés pendant la perquisition, avec les livres et les armes. Ils ont tout mis dans des sacs en plastique. Et le poignard...

LA VIEILLE DAME : Longueur de lame dix-huit centimètres, largeur trois centimètres.

LE JARDINIER : Ils l'ont récupéré dans la bouche d'égout où je l'avais fait disparaître. Ils lui ont accroché une étiquette avec mon nom et la date. Le juge d'instruction me l'a montré. Il le garde dans un tiroir jusqu'au procès. Et moi je ne sortirai jamais d'ici. C'est pire que si j'étais mort. Ma collection, c'est fini. Ma vie aussi you c'est fini...

LA VIEILLE DAME : Maintenant tu pleurniches au fond du puits. Et tu voudrais peut-être que je vienne te consoler ?

LE JARDINIER : Non, je veux sentir votre colère. Je veux...

LA VIEILLE DAME : Recevoir une petite baffe de mémé ?

LE JARDINIER : Si on me rendait mon poignard, je le mettrais dans votre main et votre main je la serrerais dans mon poing. Puis je guiderais votre bras jusqu'à ce que vous m'ayez enfoncé dans la poitrine toute la longueur de la lame. Ah ! vieille dame, si vous trouviez la force de me clouer au mur de ma cellule ! Si vous parveniez à me faire disparaître de ce puits sans eau !

LA VIEILLE DAME : C'est pour ça que je me suis dérangée ? Un gamin qui prend la pose, un bêta qui joue aux nazis ?

LE JARDINIER, *pleurant* : Quand il a senti que tout était perdu et que les ruines d'un empire érigé pour durer mille ans ne seraient pas relevées, le Feldmarshall Herr Strauss entraîna son ordonnance à l'écart. Il tendit à ce dernier son poignard, avec l'ordre de le lui enfoncer dans le cœur.

LA VIEILLE DAME : Je ne t'écoute pas. J'explore les alentours. Quelles ténèbres ! Il doit y en avoir des criminels par ici !

LE JARDINIER : L'ordonnance s'appelait Otto, et le Feldmarshall Herr Strauss comprit avant de mourir qu'il lui restait un ami en ce monde... Vous étiez là ? Je vous croyais partie.

LA VIEILLE DAME : Pour moi, maintenant, le monde n'a pas plus de secrets que mon jardin minuscule. Si je veux, je l'ai tout entier sous les yeux. Peut-être qu'il a rétréci !... Avec ce que je viens d'entendre, je ferais mieux d'aller me calmer dans un coin... Non, je dois faire la lumière au fond du puits. Reprenons, jardinier. Où en étions-nous ? Tu ne peux pas t'en tirer comme ça. Toi, tu as pratiquement obtenu tes huit cents francs alors que moi je n'ai pas encore pu te dire quel service j'attends de toi. À présent, tu vas passer prendre Myriam ?...

LE JARDINIER : Oui, je l'emmène dîner à la nouvelle pizzeria.

LA VIEILLE DAME : À la bonne heure ! Et, au passage, tu vas rendre un petit service à la vieille dame. Rien que des lettres, trois lettres pour Paris. Je voudrais qu'elles partent au train de nuit. Cela ne te gêne pas de me les poster à la gare ?... Sur ces trois lettres, Béta, il y en a une à laquelle je tiens tout particulièrement. Tu verras... Tu verras, parce que je n'ai pas de timbres et qu'il faudra que tu en achètes et que tu les colles toi-même. Tiens, je vais te donner l'argent pour les timbres. Et puis encore un billet pour que vous buviez ce soir une bouteille à ma santé Myriam et toi. Ah ! je suis heureuse de savoir que vous sortez ensemble. Tu sais qu'elle commençait à ne plus espérer. Une jeune femme, Jardinier ! Imagine une fleur qui ouvrirait sa corolle et qu'aucun insecte ne viendrait butiner ! Myriam, il faut la traiter comme si c'était une fleur précieuse – une orchidée – qui ne doit pas s'étioler.

LE JARDINIER : Je n'irai pas poster vos lettres. Je ne veux pas.

LA VIEILLE DAME : Tu refuserais un service si petit si minuscule à la Gentille vieille dame ?

LE JARDINIER : Vous les confierez à quelqu'un d'autre. Votre neveu...

LA VIEILLE DAME : Dieu sait quand il va venir, mon neveu. Avec son commerce, en été... Non, c'est une chance que tu sois passé. Tiens, voilà les dix francs pour les timbres. Et les cinquante supplémentaires que je t'ai promis. Et la prochaine fois que tu passeras me voir, tu auras tes huit cents francs de prêt et tu pourras, n'est-ce pas ? t'acheter ton timbre de... Polynésie.

LE JARDINIER : Oh ! Madame, pour ces trois lettres... Au moins gardez-la celle-ci !

LA VIEILLE DAME : Non, non ; c'est justement celle-là qui est urgente. Urgente ?... Je ne sais même pas pourquoi j'ai dit ça. Une simple correspondance en tant que vice-présidente de l'association sur une éventuelle augmentation des cotisations. Cette lettre avait si peu d'importance au départ.

LE JARDINIER : L'orgueil. Une lettre à une association des familles de déportés juifs.

LA VIEILLE DAME : Nous sommes de moins en moins nombreux. Impossible de s'en sortir si chacun ne fait pas un effort.

LE JARDINIER : L'orgueil de la race. Normal. Au fond de vous, vous vouliez que je sache.

LA VIEILLE DAME : Tu ne crois pas que nous avons gagné le droit de ne plus nous cacher ?... Bonne soirée, Jardinier. Et courage ! Myriam a le béguin pour toi !

LE JARDINIER, *sur un ton enjoué* : Ne vous faites pas de souci, Madame Lamandier, j'y vais tout de suite. Elles partiront ce soir... J'emporte cette lettre sans me douter. Je n'y prête pas plus d'attention qu'aux deux autres. Jusqu'au moment à la sortie du bureau de tabac you où je dois coller le timbre you sur l'enveloppe youyou... Je reste la bouche ouverte. Une lettre à une association d'anciens déportés you juifs ! La gentille Vieille dame, qui écrit à des juifs... La gentille vieille dame... une juive. Il est l'heure que je passe prendre Myriam. J'y vais machinalement. Le cœur n'est plus à ça. Elle est en face de moi au restaurant. Je crois que ce soir elle est très belle. Mais moi you c'est comme si j'étais ailleurs. Je n'arrête pas d'avoir votre visage devant les yeux. Votre visage... de juive ? Sur votre front, il y a l'étoile jaune... – « Tu savais toi Myriam que la vieille dame elle est juive ? » – « Bien sûr. Elle s'en cache pas. C'est bien son droit après tout. Moi ces histoires de races, ça m'intéresse pas. » – « Mais son nom, son nom n'est pas juif ? »

LA VIEILLE DAME : Erreur, jardinier. Lamandier, c'est un nom d'arbre, mais c'est aussi un nom de juif.

LE JARDINIER : Je raccompagne Myriam jusqu'à sa porte et je me souviens de vos conseils. Mais c'est plus fort que moi... Plus elle se tourne de mon côté en marchant et me regarde, plus je deviens froid. Je me mets à marcher vite, très vite. Myriam, je l'entends qui m'appelle derrière moi. Puis, plus rien. Je suis au bord de la mer et je cours presque. Je sors mon brassard et je me le mets au bras. Et je crie, je crie.

LA VIEILLE DAME : Des gens ont en effet témoigné. Dans le journal. Ils rentraient d'une boîte de nuit quand ils ont vu un énergumène qui arborait un brassard nazi et poussait des cris ou chantait à tue-tête en allemand.

LE JARDINIER : J'ai la tête dans un étou. Et c'est comme si je portais une pierre sur la poitrine. Il faut que je me purifie.

LA VIEILLE DAME : Je reste là à me poser des questions. Je n'ai pas cru une seconde ton histoire de timbre-poste. Je me demande si tu vas enfin oser faire quelque

chose avec Myriam. Tu as l'air si complexé. Je crois bien que je ne parviendrai jamais à m'endormir. L'orage éclate enfin. Je ne ferme pas mes fenêtres. En quelques minutes l'atmosphère redevient paisible. On respire.

LE JARDINIER : Il doit être trois heures du matin. Je suis épuisé. Mes pieds me font mal. La pluie m'a trempé jusqu'à l'os. Je rentre chez moi. Je prends une aspirine et m'endors comme une masse. Quand je me réveille, mes idées sont en place. Ache-ter le poignard. Maintenant je ne peux plus m'en passer. Je sais à quoi il doit servir. Il me faut les huit cents francs. Ensuite, passage à l'acte. Cinq heures trente. Je n'embauche qu'à sept heures. J'ouvre mon placard. J'inspecte ma collection. L'uni-forme. Il me tarde de le porter. Je me jure de ne le remettre que le jour où j'accom-plirai l'acte. Normal... Les rangers, le tricot avec l'écusson de la Bundeswehr, les insignes en métal de la S.S... Je m'y vois déjà à ce jour où j'irai à la porte de la gent... you de la vieille juive... Ce n'est pas dimanche mais, ce matin-là, avant de partir au travail, je fais ma toilette complète en chantant.

LA VIEILLE DAME : Et moi, ce matin-là, qu'est-ce que je vais faire en me réveillant ? Ma toilette... de morte ?

Automne.

LA VIEILLE DAME : « Fin août, les géraniums, les chrysanthèmes. Cet automne, vieille dame, vous ferez vos plus belles plantations. » À la Sainte-Catherine disait-il. « C'est à l'automne que le jardinier installe ses feux d'artifices. Je vais vous préparer une de ces explosions ! D'ici, vous et moi, nous allons illuminer la ville. » Il me faisait rire. Si naïf. On avait l'impression qu'il croyait tout ce qu'il disait. « Dès que l'hiver sera là, je recouvrirai tout, tous vos bacs – les jardins suspendus – avec de la bonne terre de feuilles ». Il avait dressé la liste de mes commandes. Oignons de tulipes : Jules César, orangée ; Apricot Beauty, Bing Crosby, qui fleurissent en avril. Pour l'inté-rieur cet hiver : Jacinthes. Pink Pearl. Rose ou bleue ? Voyons, Pink... rose. Maréchal Joffre, bleue et blanche. Innocence. Innocence ?

LE JARDINIER : Blanche. Tulipe blanche.

LA VIEILLE DAME : Il recommandait aussi les narcisses. Des narcisses, disait-il, dans les nouveaux bacs. Narcisses trompettes, narcisses incomparables, narcisses-des-poètes, narcisses... Enfin de retour ? Regarde dans quel état je retrouve mon jardin ! Assassiné lui aussi. Que s'est-il passé sur ce balcon ? Tu y étais ?

LE JARDINIER, *contrit* : Toute la journée, il y a eu un monde ici... Les policiers, les juges, des photographes, des journalistes you je ne sais pas moi. Votre jardin, ils l'ont piétiné, saccagé. Comme aux jardins de Babylone...

LA VIEILLE DAME : Des fois, c'est un soulagement d'être morte ! Mais toi le jardinier, tu n'as pas... ?

LE JARDINIER : Si vous croyez que j'ai la parole ! Moi, je dois dire les mots qu'ils soufflent. Faire que les gestes qu'ils indiquent. Ce qu'ils veulent, c'est que je tienne un rôle. Un acteur, pareil. Ah ! vieille dame, c'est comme si on m'avait attaché de tous côtés. Je me sens aussi ridicule que l'arbuste qu'on vient de haubaner. Si vous saviez ce qu'ils m'ont demandé !

LA VIEILLE DAME : Quoi donc ?

LE JARDINIER : Que je refasse mon... le...

LA VIEILLE DAME : Eh bien ! ce que tu as fait, tu ne peux pas le refaire ?... Ou bien tu veux dire que ce n'était pas toi ? Que tu n'étais pas toi-même ?

LE JARDINIER, *véhément* : Si, c'est moi ! C'est moi ! Mon acte on peut pas me l'enlever. Il est à moi. (*pour lui-même* :) C'est vous, vieille dame, qui n'étiez pas là ce matin. On m'enlève votre aide quand j'en ai le plus besoin.

LA VIEILLE DAME : Moi la juive ? Ou moi la Gentille vieille dame ? Sais-tu que c'est à ces trois mots « Gentille Vieille Dame » – tu les as prononcés devant le juge, les journaux les ont imprimés – que tu dois ma présence ? C'est vrai que tu me trouvais gentille ? Que ça t'a embêté de me tuer ? Que pendant des jours tu as hésité au seuil de ma porte ?... Comment j'ai pu être, pour la même personne, la gentille vieille dame...

LE JARDINIER : Vous n'aviez pas une tête de juive.

LA VIEILLE DAME : Pas une tête de juive !

LE JARDINIER : J'avais de la reconnaissance pour vous. Vous ne m'aviez fait que du bien.

LA VIEILLE DAME : De la reconnaissance !... Pour la même personne, être à la fois la Gentille vieille dame et la juive qu'il faut assassiner. Toute ma vie éternelle j'en aurai besoin pour comprendre cette énigme. Ma vie éternelle, s'il le faut, je la passerai au fond du puits avec toi !... Dis-moi, si tu avais découvert tout d'un coup que ta mère était juive, tu l'aurais assassinée ta mère ? Moi qui prenais soin de vous, est-ce que je n'étais pas un peu votre nouvelle mère à Myriam et à toi ?

LE JARDINIER : Vous avez des nouvelles de Myriam ?

LA VIEILLE DAME : Ne change pas encore de sujet. Myriam t'a en horreur. Elle ne veut plus entendre parler de toi. D'ailleurs je l'ai perdue de vue. Au début elle passait au cimetière. Puis elle n'a plus osé... Chez les juifs les vivants ne viennent voir les morts qu'une fois l'an. En Tichi ou en Eloul... Chez nous, ce sont les morts qui rendent visite aux vivants !... L'âme se glisse dans la première peau de lapin qui

traîne. On devient mouche ou souris ou cafard... De là où je suis, j'ai mille façon d'arriver jusqu'à toi. En animal, en personne, en fleur, si je veux...

LE JARDINIER : Mais cette femme, ce matin, à votre place, ce n'était pas vous, vieille dame ? Elle ne vous ressemblait pas du tout. Froide, sévère, je l'ai tout de suite détestée.

LA VIEILLE DAME : Non, Bêta, cette femme-là ce n'était pas moi.

LE JARDINIER : Quand nous en avons soi-disant fini de nous occuper du jardin, elle me dit : « Roland, veux-tu venir prendre un rafraîchissement à la cuisine ? » Vous vous ne m'auriez jamais appelé par mon prénom, n'est-ce pas ? Toujours jardinier, ou... Bêta. Après, c'est encore pire. On traverse le salon, avec tout ce monde autour de moi ; on arrive à la cuisine...

LA VIEILLE DAME : Oui, Bêta, raconte-moi comment c'était ma mort en mon absence.

LE JARDINIER : Alors la femme de tout à l'heure reste dans un coin et je n'ai plus en face de moi qu'un mannequin. Si encore il lui avait passé votre robe fleurie !... Dans ce mannequin qui ne tient pas debout ils me demandent de donner les coups de couteau. Moi you je suis incapable. L'avocat dit que je dois faire un effort. Me montrer you coopératif il dit.

LA VIEILLE DAME : Je suis là, jardinier. Je suis là. Moi en chair au milieu de la cuisine, et non pas le mannequin.

LE JARDINIER : « Maintenant vous sortez votre poignard de son fourreau, et vous frappez comme la première fois. D'abord un coup... »

LA VIEILLE DAME : Au ventre.

LE JARDINIER : Moi je peux pas faire ce que j'ignore. Ce que j'ai appris, c'est biner, sarcler, bêcher, tailler des baguettes, mettre des tuteurs, aligner au cordeau, faire toutes sortes de greffes – je sais que le poirier sur l'aubépine réussit bien –, les écussons, les ligatures... Mais ces gestes-là, ces gestes qu'ils me commandent, je les connais pas.

LA VIEILLE DAME : Fais le vide autour de toi. Ne garde que moi. Tout le monde a disparu : le parquet, le juge, les assesseurs, les journalistes, les gendarmes, ton avocat... Il ne reste plus que la Juive et le Bêta. Je veux que tu refasses ton geste. Je veux que tu m'assassines et me réassassines. Jusqu'à ce que ton couteau te tombe des mains. Jusqu'à ce que ce geste, à force de l'avoir fait, tu en deviennes incapable et que, ton acte, il te dégoûte toi-même !

LE JARDINIER : Le poignard même... je ne l'ai pas... À poing nu, ils veulent que je frappe ce pelochon...

LA VIEILLE DAME : Frappe-moi ! Frappe donc ! Le second coup à la poitrine... Tue-moi encore, que je puisse, avant d'expirer, te reposer ma question : « Pourquoi ? », « Pourquoi ? »

LE JARDINIER : Je lève pour la vingtième ou vingt-cinquième fois mon bras au-dessus de ma tête... La femme qui vous représentait tout à l'heure pousse des cris. Paraît-il, les cris que vous avez poussés.

LA VIEILLE DAME : Et la télévision, est-ce qu'ils y ont pensé ? Elle marchait lorsque tu es arrivé et je ne l'avais pas arrêtée. Je parie que les voisins auront demandé qu'on l'allume.

LE JARDINIER : Oui. Et ils repartent chez eux. Et je lève une fois de plus mon bras et la femme pousse à nouveau ses cris. Et ils reviennent. Ils sont tout pâles. Ils disent qu'ils ont peut-être entendu des cris venant de chez vous mais qu'ils ont cru que c'était dans la télé.

LA VIEILLE DAME : Les braves gens ! Je n'imaginai pas qu'on pouvait s'amuser au spectacle de sa propre mort ! Continue, jardinier. La femme qui me remplace, elle a posé ma question ? Ma question avant le coup de poignard dans la gorge : « Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi, jardinier ? » Ma question, tu n'y as toujours pas répondu.

LE JARDINIER : Pourquoi ? C'est vous qui n'avez pas entendu ma réponse. « Parce que vous êtes juive ». Au moment où je vous répondais, votre corps glissait contre le mien et le sang m'inondait.

LA VIEILLE DAME : Seulement ça : « Parce que vous êtes juive » ?

LE JARDINIER, *pour lui-même* : Pourquoi la gentille vieille dame est-elle juive ?

LA VIEILLE DAME, *l'entendant* : Ah, tu vois ! Il y avait donc quelque chose en toi ! Il aurait suffi que tu prêtes attention à cette petite voix. La plus faiblarde des voix ! Écoute, Bêta... Dieu, dans sa toute-puissance, avait commandé à Abraham de sacrifier son enfant. Mais un petit ange de rien du tout, au dernier moment, a réussi à arrêter le geste au bout duquel devait mourir Isaac. Dans une lettre à ta sœur, tu as bien écrit, n'est-ce pas ? que tu regrettais...

LE JARDINIER : C'est vrai que je regrette... Mais pas par rapport à vous ou à moi. Ce que j'aurais dû faire, au lieu de vous assassiner, c'est mettre une bombe à la synagogue. Il y aurait eu beaucoup de juifs morts à la fois.

LA VIEILLE DAME : Tais-toi. Ça suffit ! Si on pouvait mourir une seconde fois !

LE JARDINIER : « Tais-toi ! Parle ! Tais-toi ». Vous faites pareil. Exactement comme cet après-midi à la reconstitution. « Dites cela. Non, arrêtez ». Vous vous servez de moi comme d'une marionnette.

LA VIEILLE DAME : Bien sûr. Tu aurais sans doute préféré que je reste là, comme une imbécile, dans ma flaque de sang ?

LE JARDINIER : Toujours vous avez été autoritaire. C'est la race !

LA VIEILLE DAME : Tu te sens donc bien faible pour m'injurier encore après m'avoir tuée. Tu essaies de me dissuader. Tu as peur que je fasse la lumière au fond du puits !

LE JARDINIER : Votre douceur... votre douceur et, derrière, cette obstination... Myriam et moi, Le Bêta et sa petite amie, il fallait qu'on fasse vos quatre volontés.

LA VIEILLE DAME : Vous aviez à vous plaindre, vraiment ! Quand ton patron te confie un jardin, est-ce que tu hésites à faire tout ce qui dépend de toi pour que les fleurs y poussent à plaisir ? Malgré le soleil et la sécheresse ? Malgré le Mistral ? À chaque fois qu'on t'a mis entre les mains un arbuste sauvage, est-ce que tu ne l'as pas greffé ?... On dirait que tu es en train de refaire l'histoire. Oui, tu réinventes la Gentille vieille dame. Dans ta tête, tu essaies de me transformer en sale juive ! Bientôt tu vas me voir avec un nez recourbé et des doigts crochus !...

LE JARDINIER : N'empêche que, Myriam et moi, vous nous avez fait marcher pour votre croisade. Myriam, avec les gens, elle avait le contact. Ils signaient sans problème. Tandis que moi. Alors vous vous moquiez de moi. Vous m'appeliez le Bêta.

LA VIEILLE DAME : Parce que je t'appelais le Bêta ! Je t'aurais vexé sans m'en apercevoir. Tu m'en voulais à mort et tu as tiré prétexte...

LE JARDINIER : Mais vous êtes folle. Ça n'a rien à voir. Je vous aimais bien, je vous l'ai déjà dit. Même que j'aurais préféré tuer quelqu'un d'autre. Et même que j'aurais bien aimé qu'elle réussisse, votre croisade...

LA VIEILLE DAME : Croisade ? Je disais croisade. On emploie de ces mots... Combat perdu d'avance. Mon neveu m'avait prévenue... Ton enfance, alors, jardinier ? Ton enfance tourmentée, les violences entre tes parents, leur séparation quand tu n'avais pas dix ans ? Et après ce directeur de l'école d'agriculture qui t'a renvoyé ?...

LE JARDINIER : J'avais peint des croix gammées sur les murs de l'école. C'était au moment de l'attentat de la rue Copernic. J'avais ressenti une joie puissante.

LA VIEILLE DAME : Et tu avais quinze ans ? Seize ans ? On n'est pas responsable à cet âge. Mais ici, à Cannes, tu as vécu beaucoup trop seul. Au travail, il paraît que tes collègues te rabrouaient.

LE JARDINIER : Ils m'appelaient « Heilhitler », « Heilhitler » en un seul mot. Il en aurait fallu plus pour m'embêter. Je suis habitué à supporter. Normal. Mes opinions je les ai toujours eues. Mieux vaut seul que mal accompagné.

LA VIEILLE DAME : L'enquête a établi que, quelques jours avant de m'assassiner, tu t'étais inscrit au Front National. Eux ils ont dit qu'ils t'avaient à peine vu. Que tu avais seulement participé à un affichage. Tu vois, ils t'ont renié. Ton acte leur fait peur.

LE JARDINIER : Eux et moi, de toute façon, c'est différent. L'extermination des juifs, chez eux, il vaut mieux pas en parler. Le Front, c'est parce que j'essayais de trouver quelque chose qui se rapproche...

LA VIEILLE DAME : Il y a aussi, comment dire ? ta... timidité. Myriam tu ne l'as jamais embrassée... Des témoins ont raconté qu'ils t'avaient vu traîner dans le quartier des prostituées.

LE JARDINIER : C'est leur affaire... Myriam, ce n'était pas demain que je pouvais l'épouser. Il fallait que je me fasse une situation.

LA VIEILLE DAME, *troublée, à mi-voix* : Je ne sais pas. Je ne sais plus. Les psychologues pensent que peut-être ce bec de lièvre en naissant...

LE JARDINIER : Racistes ! C'est vous les racistes ! Le juge, l'avocat, le psychiatre you La Vieille dame, c'est pareil. Ce qui vous intéresse c'est de trouver you en moi quelque chose qui fonctionne pas, une explication you si vous voulez. Ce que vous pouvez pas you comprendre c'est l'explication par vous-même. L'explication par cette société pourrie par les juifs. L'explication que vous êtes juive et que les juifs il faut les éliminer. Normal. La vérité c'est que vous supportez pas qu'on soit comme on est, nous, parce qu'on est de vrais français. Mon avocat, soi-disant il est de mon côté, pour me défendre. Seulement il me conseille de me mettre à genoux et de demander pardon.

LA VIEILLE DAME, *bouleversée* : Mais fais-le ! Fais-le ! Demande pardon. Demande-moi pardon !... Au début de l'automne, c'est le mois de Tichi. Entre Roch Hachana et Yom Kippour, les dix jours redoutables. Ceux qui vous ont fait du mal se plantent eux-mêmes en terre. Ils se laissent recouvrir par les feuilles qui tombent des arbres. Alors l'homme qui reconnaît sa faute, l'homme qui avoue sa faute à celui auquel il a fait du tort, cet homme-là sera pardonné et verra sa vie refleurir. Tu es si jeune ! Si jeune ! Je ne suis revenue te voir que pour ça. Pour remonter le temps de ton crime. Pour faire que ton crime n'ait plus lieu. Je t'en prie, donne-moi des raisons de te pardonner.

LE JARDINIER : En prison, on m'envoie des lettres, même si je les reçois pas. Des lettres de félicitations ! Les journaux ne l'ont pas imprimé, ça ! Et puis, quand on m'a arrêté, un des inspecteurs qui me gardaient au commissariat – on était tout seuls –, il est venu me dire qu'il comprenait mon geste. Qu'il comprenait, mais qu'il admettait pas. Que d'après lui, j'aurais dû garder mon sang-froid... Des gardiens,

ici, je sais qu'il y en a qui ont les mêmes idées que moi. Mais ils ont peur de le montrer. Trop dangereux. En Allemagne, pareil. Des nazis, il y en a plus qu'on dit. Mais c'est pas toujours qu'il faudra se cacher !

LA VIEILLE DAME : Nazi ! Sale nazi !

LE JARDINIER : Nazi, oui... Et c'est moi le plus fort. Parce que vous vous êtes trahie et que le masque est tombé. À présent, vous êtes devenue celle que j'ai tuée. La juive, uniquement la juive. Finie la Gentille vieille dame. Et il n'y a plus de Bêta.

LA VIEILLE DAME : Non, non, tu te trompes. Tu n'es pas un vrai nazi. Tu n'es qu'un assassin de vieille mémé. Tu veux que je te dise, comment ils étaient, il y a quarante ans, les véritables nazis, ceux qui, dans leurs camps, ont fait mourir mon père, ma mère, mon frère, ma sœur, mon mari – nous n'étions mariés que depuis trois mois lorsqu'ils nous ont emmenés –, mes cousins aussi, parmi des millions d'autres juifs, tu veux que je te le dise ? D'abord, ils n'avaient pas cet air avachi. Les nazis d'Hitler n'étaient pas bâtis comme toi. Ils nous regardaient de très haut. Il reniflaient et – on avait beau se frotter jusqu'à l'os et se parfumer – ils trouvaient que nous sentions mauvais. Toi, tu n'as jamais eu l'impression que je puais, n'est-ce pas ? Les vrais nazis, oui. Rien à voir avec le petit jardinier...

LE JARDINIER : Vous ne savez plus ce que vous dites !

LA VIEILLE DAME : Oh si, Bêta, oh si ! Tu es si minable ! Minable ! Tiens, regarde, tu as les ongles en deuil...

Et, tandis que l'automne s'achevait, la Vieille Dame continuait d'apostropher le Jardinier.